

ROBERT WILL ± +

21

# JEAN TAULER



16<sup>re</sup> Lit<sup>er</sup>n  
 8398A

CTIONS OBERLIN STRASBOURG

ROBERT WILL

# JEAN TAULER

Scènes strasbourgeoises  
de la vie monacale au XIV<sup>e</sup> siècle

Illustrations  
Elisabeth WILL

ÉDITIONS OBERLIN STRASBOURG  
19, Rue des Francs-Bourgeois, 19

IMPR. O. BUEHM, STRASBOURG

DL 5478 21-5-10

Int  
83984

ROBERT WILL

# JEAN TAULER

Œuvres complètes  
de la vie de saint Jean Tauler



Illustrations  
Blanchard W. J. J.

ÉDITIONS OBERLIN STASSEN  
11, rue de Valenciennes 11

## NUIT ETOILEE

En plein Moyen Age! Dans la clarté de la lune un couvent repose : le couvent de S. Dominique à Strasbourg.

Le pignon monte, rapide, vers la douce lumière. Les poutres de la charpente étendent leurs bras, comme si elles voulaient enclorre les rayons insaisissables. Telle une âme qui s'ouvre, le puits du cloître fait descendre en ses profondeurs le regard caressant du ciel.

La lueur de la lune a, ce soir, quelque chose d'étrange. Ce n'est pas celle dans laquelle le rossignol soupire et les elfes dansent. Ce n'est pas celle que fixent, les yeux grands ouverts, les amants qui, les doigts enlacés, ont pris place sur le banc devant la chaumière.

L'éclat de la lune, ce soir, a quelque chose de surnaturel. On dirait que le sourire de Notre-Dame perle dans le bleu mourant du firmament. Ou bien des rayons n'étincellent-ils pas des cicatrices vermeilles de son Fils glorieux? Ou bien, regardez fixement, n'est-ce pas l'image de l'auguste Trinité trônant dans le ciel? Entre ses mains blanches comme le marbre, Dieu le Père porte le poids énorme de l'Amour crucifié; au-dessus, dans les délices, plane la colombe de l'Esprit-Saint... Tout à l'entour ce sont des anges et encore des anges; ils portent chacun une petite étoile d'or sur leurs chandeliers et leurs habits

entraînent des nuées d'encens sur la voie argentée du ciel.

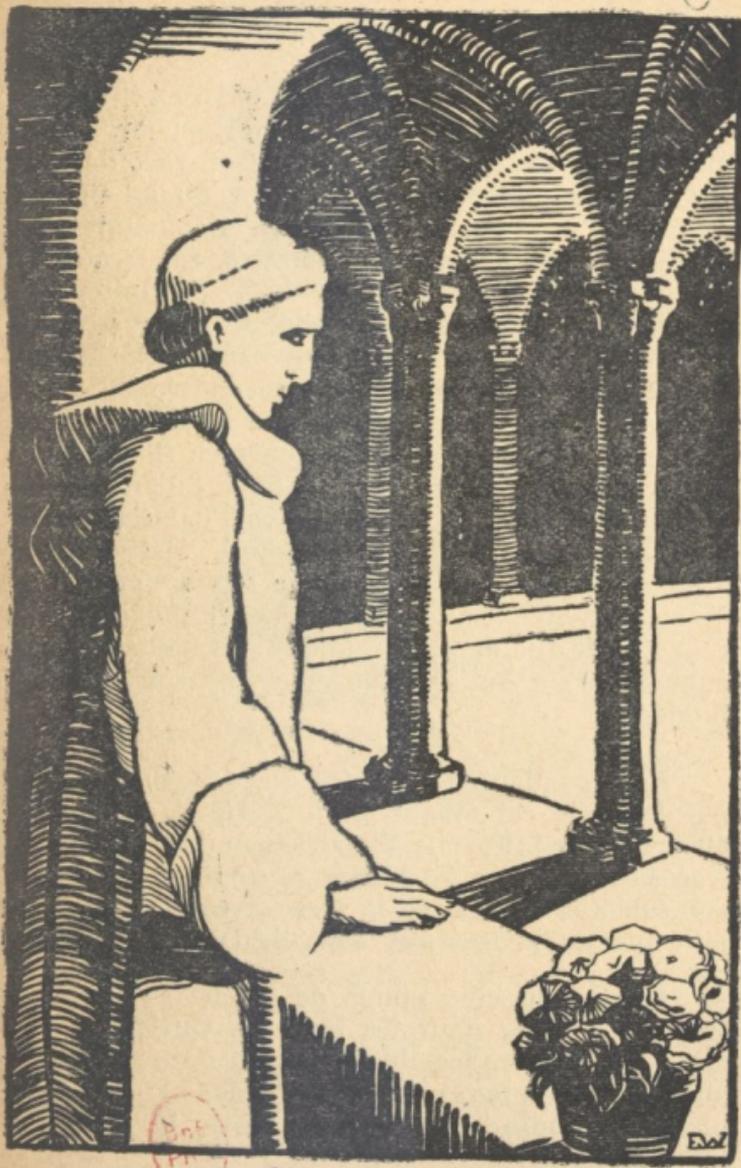
Quiconque contemple ce clair-obscur devient muet comme la pierre du chemin, et la pierre du chemin prend vie; l'âme et les choses se confondent dans l'abîme mystérieux dont parlent les Pères, les Sibylles et les Maîtres aimables qui se nomment Denys l'Aréopagite, S. Bernard, Mathilde la voyante de Magdebourg, Maître Eckart.

C'est d'un éclat mystique que la lune enveloppe le couvent des Prêcheurs à Strasbourg en cette nuit qui précède la S. Grégoire alors que l'on compte depuis la naissance du fils de Dieu 1327 années.

\*  
\*\*

Le grand silence s'est répandu sur la blanche communauté; elle s'est recommandée à la protection du Seigneur, de ses saints et de toutes les milices célestes. Comme les moines ont coutume de le demander à Complies, le grand silence tient loin d'eux les embûches de l'Ennemi.

Tauler, aujourd'hui, est incapable de trouver le repos de la nuit. Les mains jointes sous son scapulaire, il se tient à sa fenêtre, sans mouvement. Le ciel étoilé voudrait aspirer son âme nostalgique. Oh, si la divinité qui embrase les feux du firmament pouvait s'unir à l'étincelle qui brûle au fond de son âme! D'autres ont su parler de ces divins ravissements. Lui, il n'a jamais eu, même rien que la durée d'un Avé, la faveur de cette communion entière avec le Dieu suave et terrible. Il a senti parfois comme les battements d'ailes d'anges lointains, mais jamais il n'a atteint le degré suprême. N'est-il pas comme le jet d'eau qui, lancé vers le ciel, tout à coup, se



souvent qu'il faut retomber sur terre en un prisme de poussières azurées? Héliade d'Horbourg, dominicaine aux Unterlinden — lui a-t-on raconté — ne s'éveillait même pas au son d'un cor, quand elle était ravie dans la maison du Roi et qu'elle goûtait le vin de Chypre des accordailles célestes. Lui, Tauler, il n'avait jamais eu la témérité de se précipiter dans l'océan sans fond de la divinité; le plus petit bruit de la terre, un clignement des paupières, une pulsation plus rapide du cœur, une pensée qui s'insinuait l'avaient ramené comme par un fil de soie en ce monde d'ici-bas. Peut-être, chez ce fils de bourgeois, était-ce l'esprit terre-à-terre qui mettait un frein à son exaltation; peut-être l'habitude de la méditation forçait-elle le disciple de Maître Eckart à sonder avec sa raison l'abîme frissonnant de son âme; peut-être était-ce sa conscience délicate qui rappelait le fils de S. Dominique des hauteurs d'une contemplation qui exténue au sentiment du devoir immédiat.

Et cependant, si timides que fussent les élans par lesquels cet amant de la divinité cherchait à être plus que lui-même, ils laissaient derrière eux des traces séraphiques. Et Tauler, revenant des sommets, souriait aux choses de la terre avec cette longanimité qui est propre aux amis de Dieu...

Quatre ou cinq coups de cloche appellent les frères à l'Eglise pour les Matines. Quatre ou cinq coups expirent en tremblant dans la nuit, semblables au rêve d'un enfant qui s'estombe dans l'ouate d'une obscure chambrette et s'éteint en un murmure inintelligible...

## LES FRERES

Des cellules et des dortoirs, les Frères s'avancent dans le couloir faiblement éclairé. Par un petit escalier ils s'engouffrent, comme en un trou, dans le chœur de l'Eglise conventuelle.

Après une période de dérèglement reflleurissait alors, parmi les Prêcheurs de Strasbourg, l'austère discipline du début. Ils étaient devenus les confesseurs préférés des classes aisées. Grâce à leur zèle, le couvent voyait affluer legs et donations. D'honorables veuves offraient aux frères le droit de disposer de leur avoir. Des vieillards concluaient avec eux des contrats à rentes viagères. Des commerçants qui entreprenaient des voyages périlleux, des chevaliers revenant de quelque expédition de rapine, déposaient leur or à la porte du couvent.

A la façon dont ils se rendaient à l'office, d'un pas décidé, avec la dignité de l'âme et du geste, on eût dit une phalange de guerriers s'appêtant à la conquête du royaume des cieux. De fait, il y avait parmi eux des combattifs dont l'âme était ballottée entre les sept béatitudes et les sept péchés capitaux, entre Dieu et Satan. La chétive lueur de la lampe suspendue à la voûte glissait sur leur faces amaigrées et aiguisait les ombres de leurs joues. Le type du moine obèse était disparu des rangs de ces cheva-

liers du Christ vivant dans la fièvre d'un perpétuel combat spirituel. Un certain nombre d'entre eux venait de quitter une couche dont l'oreiller était fait de pierres aiguës; d'autres portaient sous la robe de bure des chaînes de fer ou, attachée sur la poitrine, une croix garnie de soixante-dix clous. Gœtz Wiszbretelin, qui s'était voué au culte de l'Enfant Jésus, volontiers se serait fait écorcher afin de confectionner avec sa peau des langes à son Maître, et comme ce n'était pas possible, il flagellait sa misérable chair avec des branches de genévriers. Ceux-ci, depuis des années, tenaient leurs lèvres closes, ceux-là répandaient de l'eau sur leur nourriture pour lui enlever toute saveur, d'autres étaient passés maîtres dans les veilles, toute heure qu'ils accordaient au sommeil leur paraissant un vol attentatoire à l'honneur de Dieu.

Il y avait bien aussi, dans le nombre, quelques jeunes moines aux joues roses qui, mal éveillés, trébuchaient derrière les vétérans de la discipline. Mais ils se proposaient de faire, après le service du chœur, une ronde supplémentaire d'autel en autel à travers l'église obscure et de saluer de leurs prières les protecteurs célestes de la maison: Barthélemy, le saint apôtre, les SS. Théobald, Sixte, Cyriaque, Roch et Dominique, Pierre Martyr à la plaie béante au front, les saintes Catherine et Elisabeth et puis la Vierge Marie, mère de tous les saints. Ainsi font les enfants quand, avant d'aller se coucher, ils offrent leurs menottes à toutes les grandes personnes de la famille.

Parmi ces soldats de Dieu, défilant sous la lueur incertaine des cierges, il y en avait aussi qui n'étaient

pas possédés par la folie de la croix : figures de prêtres aux profils tranchés dont le seul rêve était l'accroissement de la congrégation ; savants tels que le lecteur du couvent, Jean de Sterngassen, pour qui la valeur scientifique était, selon les volontés même de S. Dominique, le plus puissant levier de l'Ordre ; inquisiteurs passés maîtres dans l'art d'explorer tous les recoins de l'hérésie ; administrateurs des intérêts de la communauté ; érudits du droit aussi habiles à se mouvoir dans les ornières de la procédure séculière que dans le maquis du droit canonique. C'était par exemple, Conrad Gyps, l'homme d'affaires du couvent. Asthmatique de mémoire d'homme, il était cependant dur comme une tige de houx. Quand, tissant et se frottant les mains ridées, il passait en glissant, son ombre lui dessinait sur le mur un nez plus allongé encore. On aurait pu rire, si ce nez de renard n'avait pas été l'un des bijoux du couvent. Depuis des années ce nez furetait dans toutes les lettres d'achat, chartes de fondations et contrats de succession. Ce nez avait un flair infailible ; dans les traités passés entre les Frères Prêcheurs et le Magistrat ou l'évêque ou les chapitres ou le clergé paroissial, il découvrait toujours le point vulnérable de l'adversaire.

Plus encore que chez les ascètes, il y avait chez ces hommes d'Eglise cet élan propre aux militants. S'ils ne montaient pas à l'assaut de la céleste Sion, ils tendaient à dominer le monde au nom de Dieu.

Parmi les quelque soixante moines s'avancant au chœur il s'en trouvait bien aussi quelques-uns qui n'avaient pas entendu l'appel intérieur : vieillards fatigués dont la mollesse avait connu des temps

moins sévères, ou bien encore fils cadets de familles nobles qui, sans attrait personnel, avaient été voués au cloître par l'intérêt des leurs. C'était le cas de ce jeune homme à la taille élégante qu'on nommait Hugues Stubenweg. A 15 ans, holocauste vivant, il avait été jeté sous le froc blanc. On se répétait à son sujet une vieille histoire. Son grand-père, le «stettmeister» Reinbold Stubenweg avait, plusieurs années durant, mené une campagne violente contre les Prêcheurs, malgré toutes les sentences d'excommunication. Mais il avait été obligé, en définitive, de constater que la tête la plus carrée de Strasbourg luttait en vain contre le mur d'airain de l'opiniâtreté monastique. Le vieux Stubenweg mourut. Pour sceller la paix, le jeune Stubenweg entra au couvent et devint ainsi le mémorial vivant de la victoire remportée sur le «stettmeister» et sur ces Messieurs du Conseil.

## L'APPEL

Jean Tauler ne comptait pas parmi les dirigeants du couvent, ni parmi les savants, pas même parmi les zélateurs. Sans s'accorder des commodités corporelles, il négligeait toute mortification contre nature. Depuis quatorze années il suivait les sentiers solitaires de la contemplation. Pour ses Frères il n'était pas encore: «notre grand prédicateur». Il ne gênait pas le moins du monde les diplomates de la communauté. On se souciait peu de son innocente théorie du complet abandon entre les mains de Dieu et que lui importait à lui, gardien des valeurs éternelles, le jeu fuyant de leurs vanités! Par ailleurs ses yeux, modestes comme la violette, n'allaient pas non plus errer parmi les marmites du Frère cuisinier et jamais le Frère caviste n'avait à craindre, pour sa récolte de Hausbergen, la critique d'un dégustateur averti.

Aussi Tauler n'avait pas de jaloux: chose toujours étonnante dans une communauté d'hommes d'Eglise! Il avait même des amis, vrais enfants des beaux jours, plongeant leurs yeux de visionnaires dans les secrets de l'Invisible: Jean de Dambach qui s'était déjà lié avec lui à l'Ecole supérieure de l'Ordre à Cologne, Egenolf d'Ehenheim, chantre de l'amour de Dieu, Jean Fuckerer, chevalier servant de Marie.

Tauler, l'âme encore baignée de l'éclat mystique

Ils lui firent de belles funérailles et taillèrent une pierre tombale portant son image.

La postérité a retiré cette pierre intacte de l'église des Prêcheurs réduites en cendres par les canons ennemis.(1) Mais lors même que cette pierre tomberait en poussière dans des orages futurs, une chose luirait toujours: le beau sourire, ô Jean Tauler, de ton humanité transfigurée et l'ardeur de ton saint amour de Dieu!

---

(1) Elle se trouve aujourd'hui dans le vestibule du Temple-Neuf.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

